RICCO,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN PROSE;

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre du Palais-Royal, le 26 novembre 1789.

Prix 1 liv. 4 sols.

NAPOLI

A PARIS,

Chez CAILLEAU et Fils, Libraires-Imprimeurs, rue Galande, N°. 64.

1789.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Baron d'ORMEUIL, père de Constance.	*M. Genest.*
Le Chevalier d'ORMEUIL, neveu du Baron.	*M. Valois.*
Le Marquis de GERMANCEI.	*M. St. Clair.*
FRONTIN, Valet du Marquis.	*M. Michot.*
RICCO.	*M. Beaulieu.*
CONSTANCE, Fille du Baron.	*Mad. St. Clair.*
LISETTE, Femme de Chambre de Constance.	*Mlle Fiat.*
Un Sergent d'Invalides.	*M. Fleury.*
Un Laquais.	
Soldats Invalides.	

La Scène est à Saint-Tropez, dans la Haute Provence.

AVERTISSEMENT.

Les personnes à qui la Littérature espagnole est familière, pourront peut-être s'appercevoir que l'Auteur de cette Comédie a emprunté quelques idées à un Poëte de cette Nation, quoique les deux Pièces n'offrent qu'un rapport très-éloigné, puisque les intrigues ne se ressemblent aucunement, et que les caractères, l'état et les noms des principaux personnages sont absolument changés, qu'on s'est permis d'en supprimer d'inutiles et d'en créer de nouveaux.

Digitized by Google

RICCO,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Campagne.

SCENE PREMIÈRE.

CONTANCE, LISETTE.

CONSTANCE.

Non, Lisette, toutes tes instances sont inutiles. Il faut rentrer au château : si l'on s'appercevoit...

LISETTE.

Qu'a donc cette promenade de si suspect ? Depuis deux mois que vous êtes revenue habiter la maison de monsieur le baron d'Ormeuil votre père, nous nous promenons ici tous les jours, sans que ni lui, ni votre cousin, malgré son amour et sa jalousie, en aient conçu la moindre allarme.

CONSTANCE.

J'y venois sans dessein alors ; et puis-je me dissimuler aujourd'hui, que je ne m'y rends que pour y voir le marquis de Germancci, le seul homme peut-être qu'il me soit défendu d'aimer.

LISETTE.

Et le seul qui vous intéresse malgré cette défense. C'est une fatalité ordinaire en amour, et voilà ce qui fait le piquant d'une intrigue. Aimer sans avoir d'obstacles à vaincre, il n'y a pas de plaisir à cela, Mademoiselle. Le cœur éprouve une langueur dont les difficultés vous font sortir. Ah ! lorsque j'aimois Ricco, pourquoi n'avois-je un père, un oncle et une demi-douzaine de tuteurs pour me contrarier. Mon traître d'amant ne m'auroit pas plantée-là tout net la veille de notre mariage. Ricco me ressembloit, il dédaignoit un bonheur trop facile ; et sa fuite, qui naturellement devoit m'être indifférente, m'affligea, parce qu'il n'est jamais agréable pour une femme d'être quittée, fut-ce par un magot. C'est un plaisir que nous aimons quelque-fois à nous donner, mais que nous ne voulons jamais qu'on s'avise de prendre à nos dépens..... Vous ne m'écoutez pas, Mademoiselle, vos yeux distraits, errans

sur la campagne, craignent et desirent de voir le trop aimable Germancei.

CONSTANCE.

Hélas ! Lisette.

LISETTE.

Que cet hélas est expressif. J'y démêle l'excès de votre amour et de votre tendre inquiétude. Rassurez-vous, ma belle maîtresse, il viendra. Le marquis de Germancei est un cavalier trop galant pour manquer à la parole qu'il vous a donnée.

CONSTANCE.

Non, Lisette, non ; je ne veux plus le voir.

LISETTE, *à part.*

Elle ne veut pas le voir, et nous restons toujours.

CONSTANCE.

Que dis-tu ?

LISETTE.

Que votre père n'a pas le sens commun, d'écouter une vieille haine de famille, pour rayer du catalogue de ceux qui peuvent aspirer à votre main l'unique prétendant qui soit digne de l'obtenir. Est-ce votre faute, est-ce celle de Germancei, si vos aïeux, il y a cent cinquante ans et plus, ont eu une rixe pour un misérable droit de préséance, si leurs descendants ont perpétué la querelle, et s'ils ont été alternativement vainqueurs ou vaincus, selon que la chance leur a été à tous plus ou moins favorable ?

CONSTANCE.

Elevé dans les préjugés de sa famille, mon père a succé avec le lait la haine des Germancei. Bon, indulgent pour tout le monde, il n'est injuste que pour cette famille. Je ne l'ignorois pas lorsque je vis Germancei pour la première fois. Que j'étois loin de croire que ce fût-là cet ennemi que je devois haïr, et dont le nom, te l'avouerai-je, m'étoit presque en horreur. Il eut l'attention cruelle de ne pas se nommer. Sa parente, qu'il étoit venu visiter au couvent où j'étois pensionnaire, pour détruire ma présentation ridicule, me le présenta comme un étranger de distinction. Il revint souvent, tous les jours bientôt ; et je n'appris qui il étoit, que lorsqu'il me fut impossible de partager les sentimens de mon père.

LISETTE.

Que j'aime cette bonne parente ! Voilà ce qui s'appelle une ame vraiment charitable ; au lieu de perpétuer les haines, elle emploie tout son art et la plus sainte ferveur à les détruire. Elle prospérera, Mademoiselle, elle prospérera ; et la concorde de deux familles réunies, sera un jour sa récompense.

CONSTANCE.

Je veux absolument que le Marquis s'éloigne. Je vais le voir aujourd'hui pour la dernière fois. Cette séparation me sera douloureuse. Elle est indispensable. Il se rendra à mes craintes, aux soins de ma réputation : et si je ne puis être à lui, je lui jurerai au moins de n'être jamais à un autre.

LISETTE.

Voilà une entrevue qui sera bien intéressante et bien gaie ! Non, Mademoiselle, non ; cela ne sera pas comme vous le dites. Si vous manquez de courage, j'en aurai pour nous deux : car enfin nous faisons cause commune : le maître vous aime, le valet m'en conte ; c'est dans l'ordre. Si votre amant part, le mien le suit ; adieu nos amours ; et j'éprouve encore les chagrins du veuvage, sans en avoir goûté les plaisirs précurseurs. Je veux, par un bon mariage en forme, où il ne manque pas la plus petite cérémonie, me venger du perfide Ricco. Ah ! si quelque bon vent pouvoit le conduire à Saint-Tropez le jour même de mes nôces ; qu'il arriva au moment même où, parée et brillante, je marcherois à l'autel ! je l'accablerois de mon dédain ; et sans daigner lui parler, avec un regard insultant, je semblerois lui dire : considère, faquin, quelle est la femme que tu as abandonnée ; sois témoin du bonheur d'un rival, et meurs de jalousie.

CONSTANCE.

Que tu es folle, Lisette ! de quoi vas-tu t'occuper, au moment même d'une séparation peut-être éternelle.

LISETTE.

Ils ne partirons pas.

CONSTANCE.

Ils ne partirons pas ?

LISETTE.

Non, Mademoiselle.

CONSTANCE.

Quel moyen imaginer ?

LISETTE.

Le récit que vous venez de me faire de votre première entrevue avec le Marquis, me le fournit ce moyen. Si Germancei s'est présenté, sous un nom supposé, dans un couvent où il étoit connu de vingt femmes bavardes par état, ne peut-il pas employer la même ruse dans notre petite ville, où ses traits seront nouveau pour tout le monde ? Qu'il cesse de se cacher ; qu'il se fasse annoncer chez monsieur votre père. Comme il est gouverneur du château de Saint-Tropez, que l'on décore du nom de citadelle, le Marquis lui doit sa première visite. Il

chassera avec le cousin, parlera avec lui habits, armes et chevaux. Il parlera avec le Baron, d'histoire grecque et romaine, des paladins du règne féodal, fera sa partie d'échec, se laissera faire matt, complaisance que n'a jamais votre cousin. Modeste et réservé auprès des belles, ce qui ne lui coûtera rien, puisqu'il n'aime que vous, il sera plein d'attention et de prévenances pour les vieilles douairières qui font la société de monsieur votre père. Elles le prôneront; elles vanteront son bon goût, ses mœurs, sa politesse; ce sera le phénix; il s'établira, s'encrera dans l'esprit de tous; on ne pourra plus se passer de lui; et quand, dans un moment d'effusion et de confiance que la circonstance fera naître, il avouera son innocente supercherie; la haine alors ne pourra plus se faire entendre; on lui pardonnera d'être un Germancei, et la conclusion nous deviendra facile.

CONSTANCE.

Ah! plut au ciel que ce projet pût s'accomplir.

LISETTE.

Notre marche est simple et naturelle. Mais il ne vient pas, ce cher Marquis? Quelle heure est-il? dix heures. Il ne doit paroître ici qu'au moment où monsieur le Baron ira à la parade pour voir défiler ses braves invalides. Votre cousin ne manque jamais de s'y trouver. A votre impatience, je croyois qu'il étoit déja midi. Mais êtes-vous bien sûre que le Marquis sera fidèle au rendez-vous?

CONSTANCE.

Il me le dit au moins par son billet, que l'aubergiste chez lequel il est descendu, et qu'il a mis dans ses intérêts, m'a remis hier au soir en cachette..... Qu'ai-je donc fait de ce maudit billet? Tu ne l'as point, Lisette?

LISETTE.

Ah! mon dieu! non, Mademoiselle; vous m'en avez parlé sans me le faire lire.

CONSTANCE.

Je l'aurai perdu: que je suis malheureuse!

LISETTE.

Tranquillisez-vous, si quelqu'un a trouvé le billet, je le révendiquerai; je soutiendrai que c'est à moi qu'il s'adresse. Je me souviens de vous en avoir vu déchirer l'enveloppe.

CONSTANCE.

Hélas! Lisette, il l'a signé.

LISETTE.

Quelle maladresse!

CONSTANCE.

Il m'y nomme sa chère Constance. Retournons au château, je l'aurai laissé tomber dans le jardin ; je l'y ai encore lu il n'y a pas une heure.

LISETTE.

Allons, Mademoiselle, allons... J'apperçois monsieur votre père ; il a l'air animé. Le diable auroit-il fait tomber ce billet dans ses mains, pour détruire en un moment toutes nos espérances ?

SCÈNE II.

CONSTANCE, LE BARON, LISETTE.

LE BARON, *avec humeur.*

AH ! vous voilà, Mademoiselle !

LISETTE, *à part.*

Il a eu vent du billet.

LE BARON.

Que faites-vous ici ?

LISETTE.

Vous le voyez ; nous prenons l'air du matin.

LE BARON.

Taisez-vous, Mademoiselle, ce n'est pas vous que j'interroge. Hé bien, Constance, vous plairoit-il de me répondre ?

CONSTANCE.

Mon père, à quoi voulez-vous que je réponde ?

LE BARON.

A quoi ? à quoi ? votre trouble me dit tout.

LISETTE.

Tenez, monsieur, dussiez-vous vous fâcher encore, vous me permettrez de vous dire que vous avez aujourd'hui un air de querelle qui est fait pour troubler et déconcerter l'innocence la plus innocente ; et moi-même qui n'ai pas le plus petit reproche à me faire, j'avoue que je ne vous écoute pas sans émotion.

LE BARON.

Encore une fois, Mademoiselle, voulez-vous bien vous taire.

LISETTE.

Eh bien, Monsieur, je me tairai ; mais je vous remontrerai le plus humblement du monde, qu'avant d'en venir à de certaines extrémités avec des personnes comme mademoiselle et moi, l'on expose d'abord ses griefs, et qu'on ne vient pas sur

des propos équivoques, des propos hasardés, leur faire de but en blanc une algarade dont on peut avoir des regrets dans la suite. Il y a de si méchantes langues dans les petites villes !

LE BARON.

Mademoiselle, il ne s'agit point de tout cela ; je n'écoute point les mauvaises langues : mais vous me permettrez peut-être d'en croire le rapport de mes yeux.

LISETTE.

Eh ! qu'avez-vous donc vu ?

LE BARON.

Ce que j'ai vu ? ce que j'ai vu ? Le voici ce que j'ai vu.

LISETTE.

Quoi ! c'est pour un misérable billet que vous faites tout ce bruit-là. Eh ! que dit-il donc ce billet ?

LE BARON.

Ce qu'il dit ? (*lisant.*) « Ma belle et chère Constance ».

LISETTE.

Ce début n'a rien d'allarmant. Mademoiselle est belle, tout le monde peut le dire, et elle sera chère à tous ceux qui la connoîtront.

LE BARON.

Voudriez-vous bien me faire grace de vos commentaires ? Vous pensez détourner mon attention par ce billet ?

LISETTE.

Au contraire, Monsieur, je suis bien aise que vous en poursuiviez la lecture, pour vous prouver que vous avez pris de l'humeur mal-à-propos pour une chose qui n'en valoit pas la peine.

LE BARON.

Nous verrons comment vous vous y prendrez pour justifier cet écrit audacieux.

LISETTE.

Allons, poursuivez, Monsieur. (*à part.*) Il sera bien fin si nous n'avons réplique à tout. Allons, lisez, Monsieur, lisez donc. (*à part.*) Allons, attention Lisette.

LE BARON, *lisant.*

« Ma belle et chère Constance, votre cruauté me désespère... »

LISETTE.

Votre cruauté ! Un père qui trouve un billet pareil adressé à sa fille est trop heureux. Sa cruauté ! ce mot-là dit tout : en sentez-vous la valeur, Monsieur ? Sa cruauté !

LE BARON.

Mademoiselle, avez-vous résolu de m'interrompre sans cesse ?

LISETTE.

LISETTE.

Je me tais, mais on est bien aise de vous faire voir en passant, que vous êtes dans votre tort.

LE BARON, *lisant.*

« Après tous les témoignages que vous m'avez donnés d'un » amour réciproque...

LISETTE, *à part.*

Ahie ! ahie !

LE BARON.

» Après tous les témoignages que vous m'avez donnés » d'un amour réciproque. (*à sa fille.*) Hé bien, Mademoiselle ?

CONSTANCE.

Continuez, mon père.

LE BARON.

» D'un amour réciproque et innocent.

LISETTE.

Et innocent.

LE BARON.

» Pendant nos entretiens dans votre Couvent, où j'ai eu » le bonheur de vous voir en présence de ma tante.

LISETTE.

En présence de sa tante... Là, qu'avez-vous à dire ?

LE BARON.

» Depuis que vous savez qui je suis, il semble que vous » partagiez l'injuste haine de monsieur votre père. Ne me » refusez pas un entretien demain à midi, dans le même lieu » où je vous ai vue avant-hier, et d'où vous vous êtes échappée » à mon approche, sans me répondre. Venez si vous ne voulez » pas causer la mort au malheureux Germancei ».

LISETTE.

Et voilà donc le sujet du courroux qui vous enflamme ?

LE BARON.

Recevoir un billet de l'homme que je déteste le plus !

LISETTE.

Une femme peut-elle empêcher qu'on lui écrive !

LE BARON.

L'avoir aimé malgré me defense !

CONSTANCE.

Ah ! mon père, quand j'ai vu Germancei pour la première fois, j'ignorois encore son nom.

LISETTE.

Vous le peignez sans cesse comme un ennemi redoutable,

un homme affreux. Il se trouve que Germancei est un cavalier plein d'esprit, de douceur et de politesse. Tout autre que Mademoiselle y auroit été prise.

LE BARON.

L'attirer dans le lieu où je demeure, où sa présence seule est un outrage !

LISETTE.

L'attirer ! voilà de la calomnie : il y est venu de lui-même. Mais justifiez-vous donc, Mademoiselle.

LE BARON.

Lui donner un rendez-vous !

LISETTE.

Ah ! ah ! Monsieur, notez que c'est Germancei qui le demande, ce qui est fort différent.

LE BARON.

Elle l'accepte, et sa faute n'est pas moins grande. Que venoit-elle faire ici ? N'étoit-ce point pour l'y voir, malgré ma défense ; je dirai plus, malgré mes prières ! Constance, n'ai-je pas eu toujours pour vous les sentimens du plus tendre des pères ? Vous ai-je gênée dans vos inclinations ? J'ai désiré votre hymen avec mon neveu, mais vous l'ai-je ordonné. Dans le nombre des hommes que votre beauté ou votre fortune attirent, choisissez celui que votre cœur aura distingué, dès-lors il deviendra mon gendre et mon meilleur ami.

CONSTANCE.

Ah ! mon père, soumise à vos volontés, votre fille se fera un devoir de son obéissance, et quelques soient les chagrins qu'elle éprouve, sa bouche ne se permettra jamais ni plainte ni murmure.

LE BARON.

Aie la générosité de me cacher la peine que je te fais. Je crains ta douleur bien plus que ta désobéissance. La colère me fourniroit les moyens de te résister, mais mon cœur est sans défense contre tes larmes.

LISETTE.

Comment est-il possible que la haine puisse entrer dans un cœur aussi bon que le vôtre. Que vous a donc fait ce malheureux Germancei ?

LE BARON.

Je ne veux jamais entendre prononcer son nom.

LISETTE.

Quoi ! parce qu'un Paul Germancei, en quinze cens trente ou quarante.

LE BARON.

En quinze cens trente quatre.

LISETTE.

J'allois me rappeller l'époque. Oui, Monsieur, en quinze cens trente-quatre, Paul Germancei...

LE BARON.

Alors de noblesse mineure.

LISETTE.

Et favori du Souverain, dans une cérémonie d'éclat...

LE BARON.

Dans un tournois, en présence de toute la cour, osa prendre la droite sur Henri, baron d'Ormeuil, dont les aïeux étoient déjà célèbres sous la seconde Race.

LISETTE.

Ils se battirent en champ clos, à outrance.

LE BARON.

Henri d'Ormeuil fut tué. Ce double outrage m'est encore présent.

LISETTE.

J'en conviens. Mais les d'Ormeuil ne laissèrent pas cette mort impunie; et tout calcul fait, car je sais aussi-bien que vous l'histoire de votre famille; oui, tout calcul fait, il y a eu cinq d'Ormeuil et sept Germencei de tués en différentes rencontres. Votre outrage est suffisamment vengé, et vous avez tort, mille fois tort, de conserver encore de la rancune: et à votre place, puisque l'occasion s'en présente, que les Germancei font-les premières avances, j'éteindrois ma haine, et je cimenterois la paix entre les deux familles par un mariage qui feroit votre bonheur et celui de votre fille, de cette Constance qui vous est si chère.

LE BARON.

Mademoiselle, je n'ai pas besoin de vos conseils.

LISETTE.

Et moi j'ai besoin de vous les donner, et je vous prédis que vous finirez par les suivre.

LE BARON.

Vous allez voir qu'elle m'apprendra, à mon âge, comment je dois me conduire.

LISETTE.

Oui, parce que j'ai une tête froide, et que je raisonne juste.

LE BARON.

C'est-à-dire, que je suis un fou, un extravagant?

LISETTE.

Ecoutez donc, Monsieur.

CONSTANCE.

Lisette.

LE BARON.

Non, non, qu'elle continue; elle m'a remis dans la situation où j'avois besoin d'être. Mademoiselle, voyez votre Germancei, mais conseillez-lui de partir au plutôt. Si j'avois le malheur de le rencontrer, je ne répondrois pas de mes premiers mouvemens; je ne pourrois oublier qu'il est le descendant de ce Paul Germancei qui eut la *témérité* de manquer à l'un de mes aïeux; et je vangerois dans son sang, l'antique injure faite à ma famille, ou je mourrois de sa main.

SCÈNE III.

CONTANCE, LISETTE.

CONSTANCE.

Ah! Lisette, qu'as-tu fait? Pourquoi l'irriter encore?

LISETTE.

Ah! Mademoiselle, je connois mieux que vous monsieur votre père: c'est le meilleur homme du monde, irascible par accès, mais cela ne dure pas. Il a besoin de se mettre en colère une fois par jour; et son premier feu jetté, on le mène comme un enfant, et nous avons besoin de le trouver docile.

SCÈNE IV.

Le marquis de GERMANCEI, CONSTANCE, LISETTE, FRONTIN.

GERMANCEI.

Belle Constance, Monsieur votre père s'éloigne, et je saisis ce moment pour obtenir de vous un entretien qui va décider du reste de ma vie.

CONSTANCE.

Germancei, je vous aime, je viens de l'avouer à mon père, qui a surpris le billet que vous m'aviez écrit. Si je vous suis chère, partez à l'instant, et détournez les malheurs que je crains.

GERMANCEI.

Qu'exigez-vous de moi ? Quand un aveu flatteur m'alloit rendre le plus heureux des hommes, vous me condamnez à un exil éternel.

CONSTANCE.

J'ai promis à mon père de renoncer à vous pour jamais.

GERMANCEI.

Et vous dites que vous m'aimez, cruelle ?

LISETTE.

Allez-vous vous exhaler en reproches ? Elle a fait son devoir, et nous, faisons le nôtre.

GERMANCEI.

Elle a fait son devoir !

LISETTE.

Sans doute, elle a promis ; elle devoit promettre de renoncer à vous. Je vous dirai plus, c'est qu'elle pense à ce qu'elle a dit. N'espérez rien de Mademoiselle. En fille obéissante et soumise, elle a immolé son amour à la nature ; mais je suis là, moi, Monsieur le Marquis ; je n'ai rien promis à Monsieur le Baron ; il n'est pas mon père : et si monsieur Frontin, qui n'est pas un sot, et qui a du discernement et du goût, puisqu'il m'adresse son hommage, veut bien se donner la peine de nous seconder, nous conduirons l'intrigue au plus heureux dénoûment, eussions-nous à dérouter tous les cousins et les pères du monde.

FRONTIN.

Mademoiselle Lisette, disposez de mon génie et de mon courage.

LISETTE.

Pour ce dernier, on t'en tient quitte ; et c'est, je crois, te mettre à t'on aise.

FRONTIN.

Que dites-vous, Mademoiselle, me mettre à mon aise ? Ah ! ah ! vous ne m'avez pas vu dans l'occasion. Ventrebleu ! je sers un officier, et je manquerois de cœur ! Vous me prenez, je crois, pour un valet de robe ou de finance.

LISETTE.

Bravo ! conserve cette fermeté et cette constance ; elle pourra t'être utile, si le Baron a quelques coups de bâtons à distribuer ; car tu sens bien que, dans l'ordre des choses, c'est sur ton dos qu'ils doivent naturellement tomber.

FRONTIN.

Et je le souffrirois !

LISETTE.

Oui, mon bon ami, mais mon amour t'en dédommagera.

FRONTIN.

Est-ce là toute la part que je dois avoir dans cette intrigue?

LISETTE.

Je te réserve à de plus hautes destinées.

FRONTIN.

Allons, intriguons; je tâcherai d'esquiver la gratification que tu présumes que Monsieur le Baron me garde. Quels sont tes moyens?

LISETTE.

Je n'en sais rien encore.

CONSTANCE.

Il faut nous séparer, Marquis, et pour toujours. Je ne me prêterai jamais à tromper le meilleur des pères; et je ne me permettrai aucune action dont il pourroit me faire le plus léger reproche.

LISETTE.

Eh! Mademoiselle, laissez nous agir, et ne vous mêlez de rien: vous suivrez le cours des événemens que notre adresse ou le hasard pourront amener. D'abord, Monsieur le Marquis, retirez-vous, il ne faut pas qu'on nous voie ensemble; l'essentiel est que votre figure reste inconnue à tous les gens de la maison, sans quoi tout seroit perdu. Je veux vous introduire chez le Baron sous un nom quelconque: il ne vous hait que sur parole. Une fois auprès de lui, laissez-moi faire; allez, le reste ira tout seul.

CONSTANCE.

J'apperçois, je crois, mon cousin qui vient de ce côté. Sauvons-nous.

LISETTE.

C'est lui, il descend de cheval, il prend cette route. C'est notre mauvais génie qui l'amène. Fuyons par ce sentier; évitons sa rencontre: retournez à votre auberge, vous aurez de nos nouvelles.

GERMANCEI, *voulant lui baiser la main.*

Ah! ma chère Constance.

LISETTE, *l'arrêtant.*

Eh! le moment est bien choisi. Eh bien, oui, mettez-vous à ses pieds, pour faire situation. Allons, Mademoiselle, allons, évitons le maudit cousin. Ah! que les importuns sont donc de sottes gens.

SCÈNE V.

GERMANCEI, FRONTIN.

FRONTIN.

MONSIEUR, voici une aventure dont les commencemens étoient fort agréables, mais dont le nœud s'embrouille, et ne nous promet pas une fin satisfaisante.

GERMANCEI.

Il double le pas, il marche droit à nous.

FRONTIN.

Prenons vîte par ici.

GERMANCEI.

Il croiroit que je le crains.

FRONTIN.

Le père aura jasé; et si le cousin soupçonne que vous êtes le marquis de Germancei, l'intérêt de votre amour exige que vous ne lui laissiez pas prendre connoissance de votre figure.

GERMANCEI.

L'intérêt de mon honneur exige que je l'attende, quelques puissent en être les suites.

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, GERMANCEI, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

VOUS étiez avec ma cousine?

GERMANCEI.

Votre cousine?

LE CHEVALIER.

Je l'ai reconnue, ne cherchez pas à le nier.

GERMANCEI.

Monsieur, que signifie ce ton de menace?

LE CHEVALIER.

Vous êtes le Marquis de Germancei?

GERMANCEI.

Puisque vous le savez...

LE CHEVALIER.

Je suis le Chevalier d'Ormeuil.

GERMANCEI.

Je vous entends, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Non, Monsieur, vous ne m'entendez pas : ce n'est point le le desir de venger une ancienne querelle de famille qui m'amène : j'aime ma cousine ; vous l'aimez, dit-on ; et vous ne l'obtiendrez qu'après m'avoir oté la vie.

GERMANCEI.

Je suis fâché qu'une rivalité que j'étois loin de prévoir, réveille en vous les sentimens d'une haine que je croyois éteinte.

LE CHEVALIER.

Il ne tiendra qu'à vous qu'elle le soit à jamais. Promettez-moi de renoncer à vos prétentions sur ma cousine.

GERMANCEI.

Il m'est impossible de faire une semblable promesse.

LE CHEVALIER.

Je suis sans épée, Monsieur : mon cheval et celui de mon domestique sont à vingt pas d'ici. Il y a, à l'arçon de chaque selle, des pistolets également chargés.

GERMANCEI.

Vous levez toutes les difficultés.

LE CHEVALIER.

Hé bien, Monsieur ?

GERMANCEI.

Hé bien, Monsieur, puisque cela vous amuse, marchez, je vous suis.

SCÈNE VII.

FRONTIN, *seul.*

Quel sang froid ! Quelle tranquillité ! Il va se battre au pistolet, et il s'avance sur le champ de bataille, du même air dont il iroit à une partie de plaisir. Je ne suis pas poltron, à ce que je crois, mais si un insolent m'avoit fait une proposition comme celle que vient de recevoir mon maître, je me serois mis dans une colère épouvantable. Je lui aurois parlé des grosses dents, cela vous anime, vous émoustille, et vous met dans la situation où l'on a besoin d'être pour en venir à ces extrémités. Ah ! ces gens comme il faut ont une façon d'envisager les choses ! . . . Ils se coupent la gorge, se brûlent la cervelle, cela avec cérémonie, décence et politesse. Nous voilà beaux garçons ! S'il tue le cousin, il n'épousera

n'épousera pas la cousine, il faudra déloger. Si on le tue, il épousera encore moins la jeune personne : et moi chétif, de quelque façon que l'aventure se termine, je perds mon maître ou ma Lisette si chérie. Eh ! mon dieu ! les voilà à cheval, ils prennent du champ. Ils courent l'un sur l'autre (*un coup de pistolet*). C'est le Chevalier qui a tiré, je crois ; son cheval se cabre, se renverse, il tombe ; mon maître met pied à terre. Les chevaux galoppent dans la plaine. Le valet du Chevalier saute sur un, et s'enfuit vers la ville à toute bride. Que faire ? courir vers mon maître, et l'entraîner bien vîte loin d'ici

SCÈNE VIII.

RICCO, FRONTIN.

RICCO, *appercevant Frontin qui s'éloigne.*

EH ! l'ami, l'ami.

FRONTIN.

Je n'ai pas d'ami... Ah oui, j'ai bien le tems de t'écouter.

SCÈNE IX.

RICCO, *seul.*

COMME tout le monde me rudoye, il semble que tous ces gens là devinent que je n'ai pas un sou dans ma poche. Ah ! pauvre Ricco, te voilà joliment dans tes affaires. Je tombe de lassitude, de sommeil et d'appétit. Asseyons-nous au pied d'un arbre. Ahie ! ahie ! dix lieues à pied d'une traite et en botte ; y a de quoi être harrassé. Que devenir ! Mon costume n'est pas imposant. J'ai l'air d'un chétif courier dévalisé, ou d'un postillon qu'on a mis à la porte. J'ai l'air de mon état... Le sommeil me gagne...; je puis dormir ici. L'hôte ne me demandera rien à mon reveil ; mais personne n'apprêtera mon dîner... Ah ! pauvre Ricco, tu as bien fait des sottises. Mais de toutes les pénitences, la plus dure est celle de n'avoir rien à mettre sous la dent. Je cours depuis dix ans après la fortune, et la fugitive femelle échappe toûjours à mes poursuites. Une vieille gouvernante, sorcière à ce qu'elle croit, me trouve une physionomie heureuse, me tire les cartes, fait des petits paquets, des petits paquets... et de paquets en paquets, elle me predit qu'avant peu, la chûte d'un Grand fera mon élévation ; que je jouerai un rôle important. La moitié de la prédiction s'accomplit. Postillon d'un

seigneur, je le verse dans un fossé, je commence à me réjouir. Mon maître, qui étoit d'un naturel contrariant, et qui ne croyoit pas à l'Astrologie, me retient mes gages, me met sur le dos une mauvaise veste de palfrenier, me chasse poliment de chez lui à grands coups d'étrivières, et me voilà... Qui me donnera des nouvelles de cette Lisette à l'œil émerillonné, que je quittai jadis d'une façon si leste? Auroit-elle trouvé les nobles aïeux dont elle se prétendoit issue? Seroit-elle une grande dame à présent? Tant pis, elle ne me regarderoit plus: c'est son mauvais génie qui me poursuit et me promène de guignon en guignon. Ah! si elle pouvoit être encore fille... Oui... je l'attendrirai par mes pleurs. Oh non, elle n'est plus fille... Elle paroissoit pressée, et puis... Je crois que je m'endors, et je ferai bien de me souhaiter le bon soir.

SCÈNE X.

RICCO *endormi*, GERMANCEI, FRONTIN.

FRONTIN.

Nous ne pourrons rester plus long-tems ici.

GERMANCEI.

C'est un malheur inconcevable. Il tire sur moi, me manque; son cheval, qui n'étoit pas fait au feu, se cabre et le renverse sous lui.

FRONTIN.

Il ne respiroit plus. S'il en meurt, vous n'en serez pas moins poursuivi comme l'auteur de sa mort. Comment vous échapper? On va courir après vous; votre uniforme vous fera remarquer. Si nous changions d'habit... je me ferois reconnoître. Diable! et je pourrois payer pour vous. Ah! Monsieur, l'excellente idée, ce marouffle qui repose vous offre de quoi vous déguiser. Troquez avec lui (*il prend l'habit de Ricco*), le maraud ne perdra pas au change.... Sauvez-vous, je reste aux environs, j'ai un projet unique.

GERMANCEI.

Je ne voudrois pas que ce malheureux devînt la victime de cet évènement.

FRONTIN.

Que peut-il en résulter de mauvais pour lui? Une volée de coup de bâton tout au plus; c'est une bagatelle pour gens de cet acabit. Allez, allez vite dans ce cabaret borgne où nous avons passé hier notre soirée; je vous instruirai de ce qui se

passera, et nous aviserons au moyen de réparer cette cruelle catastrophe.

GERMANCEI.

Mais....

FRONTIN.

Mais, mais, votre habit et partez.

GERMANCEI.

Allons.

FRONTIN.

Et le chapeau, l'épée, tout dépend de la diligence. Fuyez avant que l'on songe à vous poursuivre.

SCÈNE XI.

RICCO *endormi*, FRONTIN.

FRONTIN, *jettant l'habit de Germancei sur Ricco.*

TIENS, faquin, je te fais, de mon autorité privée, Marquis et Colonel. (*Il lui jette l'habit de son maître*).

SCÈNE XII.

RICCO, *seul.*

OUF. Qui est-ce qui s'avise d'entrer dans ma chambre à coucher, et de m'éveiller?... Je ne loge plus dans cette auberge, je vous en avertis. Ces insolens, m'interrompre au milieu du plus beau songe! J'étois à dîner auprès de ma Lisette. Eh mais, est-ce que je rêve tout éveillé. Allons, poursuivons ma route. (*Touchant l'habit*). Oh! mon dieu! qu'est-ce que c'est que ça? Un habit de militaire!... Deux épaulettes!... C'est l'habit d'un Coronel... Et ma veste, où est-elle donc? Mon chapeau de Jockei, on m'a tout pris. Que diable veut dire ceci? Est-ce un tour? est-ce que la fortune me viendroit en dormant? La prédiction de la vieille gouvernante commenceroit-elle à s'accomplir? Cela se pourroit bien, les petits paquets, les petits paquets.... Eh bien, il y a mille gens dans monde qui ont le malheur de rire de ça... Courage, Ricco, te voilà dans le bon chemin. Endossons d'abord cet habit. Il me va à merveille. Un peu étroit, ça donne un air leste. Le chapeau sur l'oreille. Cette épée. Ah! morbleu, je me sens un autre homme. Suis-je Comte ou Marquis? Quel est mon nom? En conscience, je ne puis m'appeller Rico. Ce nom-là

n'est pas noble. Il ne me manque plus qu'une maison montée, des gens à mes ordres. Moi qui ai servi, je saurai tenir mon rang comme un autre, me faire obéir.... Je prendrois le ton de ces grands Seigneurs quand ils parlent à leurs valets.... hola, hola, hé, laquais, laquais! Pas seulement un valet à mes ordres....

SCÈNE XIII.

RICCO, FRONTIN.

FRONTIN.

Que souhaite monsieur le Marquis?

RICCO, *étonné.*

Ah! mon dieu!...

FRONTIN.

Me voilà prêt à vous obéir.

RICCO, *regardant autour de lui.*

D'où diable sort-il? Qu'avez-vous dit, mon ami?

FRONTIN.

Je demande ce que souhaite monsieur le marquis.

RICCO.

Ah! ah! je suis Marquis... Suis-je Marquis tout court?

FRONTIN.

Monsieur le Marquis de Germancei.

RICCO.

Marquis de Germancei! Ce nom là est beau.

FRONTIN.

Il vous appartient depuis plus de cinq cents ans.

RICCO.

Ah! peut-on dire une pareille bêtise? A peine en ai-je trente.

FRONTIN.

Ce sont vos aïeux qui l'ont illustré pendant une douzaine de générations.

RICCO.

Je ne sais : il m'a pris tout-à-coup un espèce d'éblouissement, qui me fait oublier les choses qui devroient m'être le plus présentes.

FRONTIN.

C'est le combat d'où vous sortez, qui en est la cause.

RICCO.

Mon combat?

FRONTIN.

Au pistolet.

RICCO.

Tu as raison, mon ami. C'est l'effet de la poudre. Ça porte à la tête. Oh! je me le rappelle.

FRONTIN.

Ce faquin donne dedans à plein collier. Il est d'un bon genre.

RICCO.

Et mon ennemi?

FRONTIN.

Il n'est plus de ce monde, à ce que je crois.

RICCO.

Es-tu bien sûr qu'il soit mort?

FRONTIN.

Oh! s'il l'est, j'en réponds.

RICCO.

Tant mieux. C'est que je n'aime pas à faire les choses en deux fois. Et ce maraud se nommoit de son vivant?...

FRONTIN.

Le Chevalier d'Ormeuil. Il vouloit vous empêcher d'épouser sa cousine, fille du Baron d'Ormeuil.

RICCO.

Ah! ah!

FRONTIN.

Elle est folle de vous.

RICCO.

Elle est riche?

FRONTIN.

A million.

RICCO.

Ah! mon ami! je l'adore, j'en perds la tête. Il faut épouser tout de suite.

FRONTIN.

Le père s'y oppose.

RICCO.

Pourquoi diable a-t-elle un père?

FRONTIN.

Il entendra raison.

RICCO.

Il fera bien: il sait comme j'ai arrangé son neveu. Qu'il ne me fasse pas prendre d'humeur. Pourquoi m'en veut-il cet homme-là?

FRONTIN.

La vieille haine qui existe entre vos deux familles. Les Germancei on presque toujours eu l'avantage sur les d'Ormeuil. Sept Gentilshommes de cette maison ont déjà tombé sous les coups de vos prédécesseurs.

RICCO.

Si le malin vieillard s'obstine, il sera le huitième.

FRONTIN.

Prenez des sentimens plus humains.

RICCO.

Allons, je lui fais grace; mais qu'il signe, qu'il paraffe, je suis pressé. A propos, comment te nommes-tu?

FRONTIN.

Monsieur de Frontin pour vous servir.... vous l'oubliez.

RICCO.

C'est la poudre... Je te l'ai dit cent fois, Frontin, ce nom-là ne me plaît pas. J'ai eu autrefois à mon service un excellent sujet, un superbe jeune-homme qui se nommoit Ricco. Tu prendras son nom.

FRONTIN.

Ricco, non Monsieur. J'en ai entendu parler; c'étoit un mauvais garnement.

RICCO.

Eh! mais.

FRONTIN.

Paresseux.

RICCO, *à part.*

C'est vrai.

FRONTIN.

Gourmand.

RICCO, *à part.*

Pas mal.

FRONTIN.

Ivrogne.

RICCO, *à part.*

Il me connoît.

FRONTIN.

Et qui sans doute est mort, dans quelque coin, de débauche et de libertinage.

RICCO.

Oh! pas encor.

FRONTIN.

Et plut au ciel, qu'il ne le fût point!

RICCO.

Pourquoi, Monsieur ?

FRONTIN.

Je me donnerois le plaisir de l'assommer.

RICCO.

Laissons-là ce Ricco.

FRONTIN.

Ce nom-là me donne la fièvre.

RICCO.

Comme je le rosserois, si j'étois le plus fort. Je me deferai ce drôle.

FRONTIN, *à part.*

J'apperçois des gardes. Ils cherchent mon maître. Soutenons la gageure ; faisons leur prendre le change.

RICCO.

Voilà des gens qui ont bien mauvaise mine.

FRONTIN.

C'est une députation que vous fait le baron d'Ormeuil, pour vous engager à lui rendre visite.

SCÈNE XIV.

RICCO, FRONTIN, LE SERGENT, SOLDATS.

LE SERGENT.

C'est lui : uniforme de dragons. Colonel. Laquais en habit vert.

RICCO.

Que veulent ces Messieurs ?

LE SERGENT.

Nous cherchons le Marquis de Germancei.

FRONTIN.

Le voici.

RICCO.

Oui, Messieurs, c'est moi-même, de quoi s'agit-il ?

LE SERGENT.

J'ai ordre de vous arrêter.

RICCO.

Mon ami, parlez plus poliment.

LE SERGENT.

Monsieur, tels sont les ordres de mon Commandant.

RICCO.

Et pourquoi m'arrêter ?

LE SERGENT.

Pour vous conduire à la Citadelle.

RICCO.

Oui : c'est pour cela que vous venez. Retournez-vous en, s'il vous plaît, et dites à votre mal-appris de Commandant, que ce n'est pas ainsi qu'on s'y prend avec un homme de ma sorte.

LE SERGENT.

Monsieur le Marquis, remettez-moi votre épée.

RICCO.

Mon épée!... Oh ben oui... demain.

LE SERGENT, *avec humeur.*

Monsieur, remettez-moi votre épée, je vous en prie.

RICCO.

Avec de la politesse on a tout ce qu'on veut de moi.... Tenez, la voilà.... J'en marcherai plus à mon aise.

LE SERGENT.

Suivez-nous de bonne grace. Je serois au désespoir d'être obligé d'user envers vous de violence.

RICCO.

C'est donc tout de bon?

LE SERGENT.

Sans doute.

RICCO, *au Sergent.*

Écoutez, en ce cas-là, Monsieur, je suis bien aise de vous dire en confidence que je ne suis point le Marquis de Germancei.

LE SERGENT, *à Frontin.*

Monsieur n'est pas le Marquis de Germancei.

RICCO.

Non, diable m'emporte. C'est ce coquin-là qui s'est mis dans la tête de me le persuader.

FRONTIN.

Ah! mon pauvre maître devient fou. Monsieur, ayez pitié de son état, ne lui faites point de mal.

RICCO.

Ah! traître, ah! scélérat. Monsieur, obligez-moi en assommant ce drôle.

FRONTIN, *se jettant aux genoux du Sergent.*

Ah! Monsieur le Sergent, prenez pitié de lui.... Mon cher maître, revenez à vous.

RICCO.

Comment, coquin, tu soutiendrois.... Va-t-en, misérable, va-t-en.

FRONTIN.

Je ne vous quitte pas.

LE SERGENT.

Mon cher Monsieur, nous ne pouvons nous arrêter plus long-tems.

RICCO.

Ils ont le diable au corps.

LE SERGENT.

Allons, Monsieur, allons.

RICCO.

Allons donc, puisqu'il en faut passer par-là. Ah! pauvre Ricco, si c'est-là toute la fortune qui t'est prédite, il ne valait pas la peine de changer d'état.

FRONTIN.

Mon cher maître, ne vous désolez pas, votre honneur ne court aucun risque, et le pis de l'aventure seroit d'avoir la tête coupée : çà ne peut pas aller plus loin.

RICCO.

Çà ne peut pas aller plus loin! et où veux-tu donc que çà aille, infâme coquin?..... La tête coupée! bon Dieu!..... Je voudrois bien t'y voir : que dirois-tu si la tienne étoit-là?

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

La scène est chez le Baron.

SCÈNE PREMIÈRE.

CONSTANCE, *seule.*

Lisette ne vient point. Je suis dans la plus mortelle inquiétude. Que s'est-il donc passé? J'interroge tous les domestiques, et tous éritent ma présence, ou craignent de me répondre. Ah! malheureuse, serai-je la cause involontaire de quelqu'évènement funeste! Comment soutenir les justes reproches dont mon père aura raison de m'accabler! Et c'est moi, moi qui lui suis si chère, moi pour qui il donneroit sa vie, qui vais remplir la sienne d'amertume! Ah! pour réparer mes torts envers ce bon et tendre père, il n'est point de sacrifice

que mon cœur ne lui fasse. Qu'il exige, qu'il ordonne, et sa Constance, obéissante et soumise, se fera un plaisir et un devoir de voler au-devant de ses ordres.

SCÈNE II.

CONSTANCE, LISETTE.

CONSTANCE.

EH bien ! Lisette ?

LISETTE.

Hé bien, Mademoiselle. Ils se sont battus. On a rapporté votre cousin au château.

CONSTANCE.

Il est mort !

LISETTE.

Il n'y a pas d'apparence jusqu'ici. J'étais à la porte de son appartement, et je l'ai entendu parler d'une voix très-forte. J'allois entrer pour m'informer des détails de cette affaire, lorsque monsieur votre père est accouru, m'a dit de me retirer, que je n'avais que faire là ; et quelque bonne envie que j'eusse d'être instruite, je n'ai pas cru que ce fût l'instant de montrer de la résistance à M. le baron.

CONSTANCE.

Cette venture est affreuse.

LISETTE.

Affreuse, ce n'est pas le mot ; contrariante, oui. Le Marquis est connu de votre cousin ; il n'y a plus moyen de l'introduire dans la maison sous un nom supposé. Ah ! si Monsieur le Chevalier à qui je ne veux pas le moindre mal, Dieu m'en est témoin, pouvoit au moins garder la chambre une huitaine, on profiteroit de cet intervalle pour présenter le Marquis au Baron.

CONSTANCE.

Non, non, il n'y faut plus penser ; je renonce à Germancei pour toujours.

LISETTE.

Vous ne l'aimez donc plus ?

CONSTANCE.

Je ne l'aime plus ! Ah ! Lisette, il m'est plus cher que jamais.

LISETTE.

Et vous y renoncez ?

CONSTANCE.

Il le faut.

LISETTE.

Il ne le faut pas.

CONSTANCE.

Et tu veux que je fasse le malheur de mon père en consentant à revoir son ennemi.

LISETTE.

Ah ! si j'ai à combattre votre père, votre cousin et vous-même, c'est trop de besogne en vérité. Où est le Marquis ? C'est ce qu'il faut savoir. Il est capable, comme vous, de se décourager : mais mon Frontin est là ; mon Frontin a de l'invention, il sait mon projet et le secondera. Il n'est pas homme à quitter la partie. C'est pourtant notre amour qui fait aller le vôtre : les grands effets sont presque toujours produits par de petites causes.

SCÈNE III.

CONSTANCE, LISETTE, LE BARON.

LE BARON.

Hé bien, Mademoiselle, voilà de belles affaires que vous nous attirez.

CONSTANCE.

Mon cousin seroit-il en danger ?

LE BARON.

Il n'est pas blessé seulement.

LISETTE.

Il n'est pas blessé. J'ai cru que vous nous alliez apprendre qu'il étoit mort.

LE BARON.

Il a fait une chûte ; il est resté étourdi du coup.

LISETTE.

Et ce poltron, cet imbécille de Picard, qui arrive au galop, tout effaré, dans les cours du château, en criant comme un fou, on a tué monsieur le Chevalier, on l'a tué. Ah ! il me payera la frayeur qu'il nous a causée.

LE BARON.

En avons-nous moins à trembler pour les jours du Chevalier ?

CONSTANCE.

Vous m'effrayez, mon père.

LE BARON.

Cette affaire est entamée, elle a fait du bruit; il faut qu'elle se termine.

LISETTE.

Il y a des moyens de conciliation.

LE BARON.

Avec un Germancei... Oh, non.

LISETTE.

Vous aimeriez mieux perdre votre neveu.

LE BARON.

Perdre mon neveu, lui... cette idée me trouble; lui que j'aime, lui qui est le seul héritier mâle de notre maison... Le perdre, ah! j'ai éprouvé un chagrin trop violent lorsqu'on m'est venu annoncer la fausse nouvelle de sa mort, pour que je souffre qu'il s'expose encore.

LISETTE.

Vous commencez à sentir l'inconséquence de vos principes, l'absurdité de ces haines de familles; pour vous faire adjurer toutes vos erreurs, je souhaite que quelques jours vous connoissiez le marquis de Germancei, vous n'aurez point la force de le haïr en face.

LE BARON.

Oui, je le verrai.

LISETTE.

Tant mieux.

LE BARON.

Je vais le voir. En vain il se fût échappé, je l'aurois poursuivi partout, après la hardiesse qu'il a eu de venir nous braver en ces lieux.

LISETTE.

Voilà, comme de la part d'un ennemi, on prend tout du mauvais côté. Venoit-il ici pour attenter aux jours des vôtres, pour éteindre votre famille? Ah! bien au contraire.

LE BARON.

Quelques soient ses motifs, ils me sont également injurieux. Oh, j'ai mon projet. Germancei est en ma puissance, sans doute en ce moment.

CONSTANCE.

En votre puissance!

LE BARON.

Dans ma colère, dans le premier moment où l'on m'a an-

noncé la fausse nouvelle de la mort du Chevalier, j'ai fait courir après Germancei.

LISETTE.

Il est arrêté !

LE BARON.

L'on m'a dépêché un homme pour me l'apprendre.

LISETTE.

Allons, le diable s'en mêle, nous ne pourrons éviter la reconnoissance.

CONSTANCE.

Et quel est votre dessein, mon père ?

LE BARON.

Cela ne vous regarde pas, Mademoiselle.

SCÈNE IV.

LE BARON, CONSTANCE, RICCO, LISETTE, FRONTIN, LE SERGENT, SOLDATS.

RICCO, *aux soldats qui l'accompagnent.*

Sera-t-on bientôt las de me promener d'appartemens en appartemens. Où est-il donc ce commandant qui me force à lui rendre visite ? Vous allez voir si vous ne vous êtes pas trompés.

FRONTIN, *bas à Lisette et à Constance.*

Soutenez l'un et l'autre que c'est le Marquis mon maître.

LISETTE.

Ah ! ah ! vous entendez, Mademoiselle.

RICCO.

Hé bien ! Monsieur, vous me regardez-là d'un air tout ébahi. Me reconnoissez-vous ?

LE BARON.

Vous vous êtes assez fait connoître par la hardiesse de votre démarche. Il n'y a qu'un Germancei qui puisse se porter à cet excès d'insolence. Venir me braver dans un séjour où vous ne deviez jamais paroître !

RICCO.

Il radotte aussi celui-là. Qui vous a dit que je m'appellois Germancei ?

LISETTE.

Que vois-je ? C'est lui.

LE BARON.

Qui me l'a dit ? Croyez-vous échapper à ma vengeance par une ruse aussi grossière, en osant désavouer qui vous êtes.

FRONTIN.

Ah ! mon cher maître, pourquoi recourir à ces détours. Vous vous êtes comporté en brave militaire, et Monsieur le Baron est trop honnête-homme pour vous en vouloir long-tems d'une action où vous n'avez eu aucun tort.

RICCO.

Le misérable a juré de me faire donner au diable. Tu oseras soutenir, coquin, que suis le Marquis de Germancei.

FRONTIN, *au Baron.*

Le chagrin d'avoir tué votre neveu lui a bouleversé la cervelle. Il est si sensible, si tendre ! depuis ce moment fatal je n'en ai pas pu tirer deux paroles de suite qui n'aient prouvé le dérangement de sa pauvre tête.

RICCO.

Ah ! je suis fou, ils me le feront devenir tout de bon.

LISETTE.

Remettez-vous, Monsieur le Marquis, Monsieur le Chevalier n'est pas mort.

RICCO.

Ah ! Lisette, ah ! Mademoiselle, c'est toi que je retrouve. (*à Frontin.*) Mon ami, c'est Lisette !.... Ah ! mon amie, viens à mon secours et tires-moi du labyrinthe où je suis.....

LISETTE.

Il me reconnnoît, il va reprendre ses sens.

LE BARON.

Comment, c'est là le Marquis de Germancei ?

RICCO, *à part.*

Serait-ce là son père ?

LISETTE.

Vous ne courez aucun risque.

FRONTIN.

Pas le moindre, on ne veut vous faire ici que toutes sortes d'honnêtetés.

RICCO.

Vrai ?

LISETTE.

Monsieur le Baron est un ennemi, mais un ennemi généreux, il n'est pas capable d'abuser de la situation où vous êtes. (*au Baron.*) Parlez-lui avec douceur.

RICCO, *à part.*

C'est là le papa !

LE BARON.

Vous avez aimé ma fille, Monsieur ?

RICCO, *à part.*

Oh ! c'est-lui : (*haut.*) c'est vrai, mais je ne savais pas qu'elle étoit votre fille, ou le diable m'emporte. J'ai eu tort dans ma conduite avec elle, je m'en repens. Votre physionomie annonce une bonne personne, oublions le passé et devenons amis.

FRONTIN.

Il n'a pas de fiel.

LE BARON.

Vous êtes chez moi, Monsieur, et je sais respecter les droits de l'hospitalité.

RICCO.

Fait-on bonne chère ici ?

LISETTE.

Sans doute.

RICCO.

En ce cas là j'y reste et je suis le Marquis de Germancei.

FRONTIN.

Je savais bien qu'il en conviendrait à la fin.

RICCO.

Puisque vous le voulez tous, et que j'y trouve mon compte.

LE BARON.

Cet homme est un original.

FRONTIN.

Hé bien, Monsieur le Marquis, m'en voulez-vous encore ?

RICCO.

Non, mon ami, je ne sais où diable j'avais l'esprit, et je t'en demande excuse. [*Il embrasse Frontin.*]

LE BARON.

Quoi ! ma fille, c'est-là l'homme que tu as aimé ?

LISETTE.

Oui, Monsieur.

LE BARON.

Je te croyais un goût plus délicat.

RICCO.

Mon beau-père futur, savez-vous que vous n'êtes pas trop honnête au moins.

CONSTANCE.

Plut au Ciel que Germancei put paraître à vos yeux en

cet instant tel qu'il s'est toujours montré aux yeux de tout le monde. Vous ne blâmeriez plus alors votre fille.

RICCO.

Mademoiselle est connaisseuse.

LE BARON.

S'il continue sur ce ton là, je ne le crois pas dangereux pour ton repos.

RICCO.

Ce sont nos affaires; pourvu que je sois de son goût. De quoi diable allez vous vous mêler. Mais laissons tout cela, nous aurons le tems d'en parler après dîner. Je meurs de faim. Vingt lieues d'une traite à pied, ça vous aiguise l'appétit: mange-t-on chez vous, ou n'y mange-t-on pas?

LE BARON.

Je vais donner ordre que l'on fasse servir.

RICCO.

Voilà des procédés pour le coup; à vos singularités près vous me paroissez un bon homme.

LE BARON.

Viens, Constance, ... tu n'épouseras point cet homme-là.

CONSTANCE.

Ah! mon père ce n'est plus là le Germancei que j'aime.

RICCO.

A ça, beau-père, songez au moins que les Marquis de ma façon ont bon appétit, sont gourmets, et donnez vos ordres en conséquence.

SCÈNE V.

LISETTE, RICCO, FRONTIN.

LISETTE, *à part.*

Jouons ici notre rôle et vengeons notre offense personnelle.

RICCO, *à part.*

Je suis content de ce vieillard, il sait vivre. Il voit que j'ai besoin d'avoir un éclaircissement préliminaire avec sa fille et il a l'honnêteté de ne point l'emmener avec lui.

LISETTE, *à Frontin.*

Il a envie de parler, laissons lui entamer l'entretien.

FRONTIN.

Mon maître, comme je te l'ai dit, est instruit de tout, et s'il peut prendre sur lui de seconder nos projets, tout ira le mieux du monde.

RICCO.

RICCO.

Que dites-vous à mon valet, la belle ?

LISETTE.

Nous parlions de vous, Monsieur.

FRONTIN.

Je lui faisois votre éloge, pour la disposer à vous être favorable.

RICCO.

Je n'ai pas besoin d'un interprète de votre façon. Je parle bien tout seul. Vous avez tantôt tenu sur mon compte de certains propos que j'ai encore sur le cœur. Vous m'obligeriez infiniment si vous vous en alliez.

LISETTE.

Je ne veux pas qu'il sorte. C'est un garçon que j'estime et pour qui je n'ai point de secret. C'est lui qui me procure en ce moment le plaisir de vous voir, et vous seriez un ingrat si vous ne sentiez point toutes les obligations que vous lui devez.

RICCO.

Il est vrai que c'est lui qui a tout fait. Je ne comprends rien encore à tout cela. Je laisse aller les choses. A tout prendre je ne peux rien y perdre. Mais vous me donnerez un jour le mot de l'énigme.

LISETTE.

Il n'y a point d'énigme à tout cela.

RICCO.

Il n'y en a point ? il faut que je rêve tout éveillé.

FRONTIN.

Oh non, vous ne revez point. Quel singulier homme vous êtes !

RICCO.

Ah ! ah ! me reconnois-tu bien, ma chère Lisette ?

LISETTE.

Est-ce que vous avez de ces figures qu'on oublie ?

RICCO.

M'aime-tu toujours ?

LISETTE.

Je vous honore et vous respecte, monsieur le Marquis.

RICCO.

Tu continues de plaisanter.... Tu sais bien que je ne suis pas Marquis.

FRONTIN.

Ah ! le voilà qui va retomber.

RICCO.

Comment, je vais retomber ?

LISETTE.

Vous ne risquez rien ici, absolument rien.

FRONTIN.

Monsieur le baron d'Ormenil consentira, j'en suis sûr, à ce que vous soyez son gendre.

RICCO.

Mais dis-moi, mon enfant, par quelle aventure es-tu devenue la fille du Baron. Tu n'avois point ce père-là autrefois.

LISETTE.

Votre raison s'altère tout-à-fait.

RICCO.

Ma raison s'altère. Eh ! mon Dieu, est-ce que je deviendrois fou ? Il me semble pourtant que je suis toujours le même.

LISETTE.

Rappellez vos esprits. Je suis Lisette, toujours Lisette, votre servante très-humble.

RICCO.

Et tu n'es point amoureuse de moi ?

LISETTE.

Ah ! ah ! je sais trop l'étonnante distance qui nous sépare. Je ne porte point mes vues si haut. Je n'aime que mon Froutin, c'est lui que je vais épouser.

FRONTIN.

Ma chère Lisette, que ce baiser soit le gage de notre amour réciproque.

LISETTE.

De tout mon cœur.

RICCO.

Comment, en ma présence ! me faire un tel affront. ! Est-ce pour cela qu'on m'a conduit ici ? Monsieur le drôle, par toute l'autorité que j'ai sur vous, je vous défends d'envisager cette fille.

(*Frontin serre le bras d Ricco*).

Veux-tu me lâcher, tu me fais mal.

FRONTIN.

En fait d'amour, je ne connois personne. Je veux bien vous regarder comme mon maître ; mais s'il s'agissoit de rivalité entre nous deux, je n'entendrois plus raison, et ma tête une fois montée, je serois homme à m'échapper, à vous rosser d'importance, et vraiment j'en serois désolé.

RICCO.

Misérable ! coquin ! scélérat !

FRONTIN.

Ventrebleu !

LISETTE.

Ne l'échauffez point : il le feroit comme il le dit.

RICCO.

Allons, je m'appaise.

LISETTE.

Quel amour ridicule allez-vous vous mettre dans la tête, lorsque votre bonheur vous appelle à de plus hautes destinées, et que vous allez épouser la belle Constance, la fille unique de monsieur le Baron.

RICCO.

Quelle est donc cette Constance ?

LISETTE.

Vous venez de la voir. Elle étoit à l'instant ici avec son père. Elle vous aime.

RICCO.

Elle m'aime ?

LISETTE.

Depuis long-tems, et vous la payez du plus tendre retour.

RICCO.

C'étoit donc la fille du Baron, cette autre qui m'a trouvé à son goût.

FRONTIN.

Quelle question faites-vous donc là, mon cher maître ; oubliez-vous qu'il y a deux ans que vous l'aimez ?

LISETTE.

Que vous lui avez rendu cent visites au couvent.

RICCO.

Mais à la fin je crois qu'ils ont raison. Elle est vraiment jolie cette demoiselle.

LISETTE.

Plus que moi ?

RICCO.

Oh ! c'est vrai.

LISETTE, *à part.*

L'insolent !

RICCO.

Elle consent à m'épouser.

FRONTIN.

Elle sera votre femme, mon cher maître.

LISETTE.

Oui, la femme de monsieur le marquis de Germancei.

RICCO.

Et c'est moi qui le suis ?

FRONTIN.

Hé, qui donc ?

RICCO.

Allons, je me résigne ; je suis le marquis de Germancei, et dès ce jour je m'établis chez mon beau-père.

SCÈNE VI.

LISETTE, GERMANCEI, RICCO, FRONTIN.

GERMANCEI.

Que j'ai de joie à te revoir, mon cher Germancei !

LISETTE.

Quel est son dessein ?

GERMANCEI.

Ton aventure m'avoit causé la plus vive inquiétude.

RICCO, *à Frontin.*

Quel est cet homme ?

FRONTIN.

Quoi ! vous le méconnoissez ? — Que lui dire ?

GERMANCEI.

Mon cher cousin.

FRONTIN.

C'est votre cousin.

LISETTE.

C'est votre cousin.

RICCO, *à part. à Germancei.*

Mon cousin !..... Est-ce que vous seriez le fils de Jacques le palfrenier ? ... Il me pleut des parents.

GERMANCEI.

Mais d'où naît ton étonnement à mon abord.

FRONTIN.

Son affaire l'a changé, c'est prodigieux ; il ne reconnoît plus personne.

RICCO.

C'est vrai ; j'ai peine à me reconnoître moi-même.

GERMANCEI.

Sois tranquille. Je viens ici en qualité de pacificateur. Je

vais faire la demande de Constance au Baron. Lui offrir un abandon général de toutes ces prérogatives qui ont brouillé si long-tems les deux familles.

RICCO, *à part.*

Si j'y entends quelque chose.... Je m'étois toujours douté que ne connoissant pas mon père, je pourrois être un homme comme il faut.

GERMANCEI.

Tu es toujours dans les mêmes dispositions ?

RICCO.

Puisque vous le voulez tous, et que cela m'arrange.

SCÈNE VII.

LISETTE, GERMANCEI, RICCO, FRONTIN, UN VALET.

LE VALET.

Monsieur le Marquis, monsieur le Baron m'envoye vous dire que vous êtes servi.

RICCO.

Voilà qui est intéressant... (*Au valet*). Attendez, mon ami, nous sortirons ensemble.

GERMANCEI.

Un mot.

RICCO.

Oh ! bien oui, j'ai bien le tems de vous écouter. On m'attend pour dîner, et cette affaire mérite la préférence sur toutes les autres, et sur-tout lorsque l'on est à jeun... (*A Frontin*). Viens... suis-moi... quand il y en a pour trois, il y en a bien pour quatre... (*Il sort*).

SCÈNE VIII.

LISETTE, GERMANCEI, FRONTIN.

FRONTIN.

Ma lettre vous est donc parvenue ?

GERMANCEI.

Me voilà prêt à tout entreprendre.

LISETTE.

Nous sommes embarqués sans savoir comment nous tirer d'intrigue. Les évènemens nous contrarient, nous maîtrisent. L'erreur ne peut durer. Le Chevalier reconnoîtra aisément le tour qu'on joue au Baron, s'il apperçoit Ricco. Comment l'éloigner ce Chevalier ? S'il vous voit, tout est également perdu.

FRONTIN.

C'est ici qu'il faut redoubler d'adresse. Le Chevalier garde la chambre. Il faut que Monsieur, sous le nom d'un médiateur, d'un cousin, comme il a dit, parle au Baron, offre tout pour le désarmer. Ton Baron est bon homme ; s'il a vu Ricco sans colère, il se prendra de belle passion pour Monsieur ; et une fois installé dans son esprit et dans son cœur, Monsieur n'aura plus qu'à se découvrir pour amener le dénouement.

LISETTE.

A merveilles, si nous échappons à l'œil inquiet et vigilent du cousin... Ah ! le voici, plus de ressources. Ah ! le cruel homme pour nous désespérer.

SCÈNE IX.

LISETTE, GERMANCEI, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Sur le faux bruit que vous m'aviez tué, on vient de m'apprendre que mon oncle vous avait fait arrêter. Ce procédé m'offense et je viens vous offrir de vous faire sortir à l'instant du château et de vous servir moi-même d'escorte.

GERMANCEI.

Vous êtes un ennemi généreux, Monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Je ne suis point votre ennemi. J'ai eu tort. Je vous ai cherché querelle. Un évènement imprévu nous a sauvé à l'un et à l'autre des regrets inutiles. J'en rends graces au Ciel. Ma cousine vous aime, je l'aimais aussi, elle vous préfère. Le choix d'une femme est libre et je suis prêt à vous servir auprès de mon oncle pour faire ma paix avec ma belle cousine et mériter l'estime d'un galant homme.

LISETTE.

Ah ! Monsieur le Chevalier, vous nous rendez la vie ; si ce n'étoit la décence je vous embrasserois de bon cœur.

GERMANCEI.

Ah! Monsieur, quel procédé noble et comment reconnoître?...

LE CHEVALIER.

C'est vous qui m'avez donné l'exemple. J'étais l'agresseur, vous deviez tirer sur moi, vous avez refusé de le faire; égaré par un premier mouvement j'ai oublié mon devoir, j'ai attenté sur vos jours et je dois m'en punir.

GERMANCEI.

Soyons amis, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Ah! toute la vie.

LISETTE.

Et cet autre, qu'en allons nous faire?

LE CHEVALIER.

Quel autre?

GERMANCEI.

Un malheureux qui a pris mes habits après lui avoir enlevé les siens pendant son sommeil, qu'on a arrêté à ma place et qui passe ici pour moi.

LISETTE.

Et qui dans cet instant est à dîner avec Monsieur le Baron, qui se piquant de procédés a cru devoir lui faire politesse.

LE CHEVALIER.

Oh! la bonne aventure, il faut en tirer parti.

LISETTE.

Monsieur vient ici en qualité de parent du Marquis pour apporter des propositions de paix.

SCÈNE X.

LISETTE, CONSTANCE, GERMANCEI, LE CHEVALIER, LE BARON, RICCO, FRONTIN.

RICCO, *se débarrassant des mains du Baron.*

Me laisserez-vous.... me laisserez-vous.... Non, je n'y consentirai jamais.

LE BARON.

Paix donc, paix, Monsieur, ceci doit être un secret entre nous deux.

LISETTE.

Qu'y a t-il donc de nouveau?

RICCO.

Nous dinions tranquillement tête à tête, je mangeois de bon appétit. Il me fait politesses sur politesses, j'y réponds, parce qu'il faut être civil. Tout-à-coup il lui prend un vertigo, et il me dit en me serrant le bras, mais d'une force à me faire crier. (*à Frontin.*) Tiens, comme tu faisais tantôt.

LE BARON.

Voulez-vous bien vous taire.

RICCO.

Non, je veux le dire devant tout le monde, pour vous faire honte.

LISETTE.

Qu'est-ce qu'il vous a dit?

RICCO.

Ce qu'il m'a dit... Dès que nous serons sortis de table, me dit-il, en me serrant toujours la main, nous irons nous couper la gorge derrière la Citadelle.... Là, Messieurs, je vous le demande, est-ce là une motion à faire à un futur gendre? cela m'a ôté l'appetit tout de suite, et je suis sorti de table, sans vouloir écouter tous les vieux contes qu'il me faisoit pour me prouver que c'est une chose indispensable.

LE BARON.

N'êtes-vous pas le Marquis de Germancei?

RICCO.

Non, je ne le suis plus s'il faut me battre; mais tenez, puisque vous êtes si endiablé après les gens de ma famille, voilà mon Cousin, à ce qu'il dit, qui m'a l'air d'un joli garçon, arrangez-vous avec lui, il prendra ma place.

LE BARON.

Quel est ce Monsieur?

LE CHEVALIER.

Un brave et digne Officier que je vous présente, qui est mon ami, et qui mérite de devenir le vôtre.

GERMANCEI.

Honoré de l'estime et de l'amitié de monsieur votre neveu, oserai-je intercéder en faveur du marquis de Germancei, qui vous honore et vous respecte.

LE BARON.

Qu'il me le prouve, en se montrant tout autre qu'il ne l'a fait jusqu'à présent.

GERMANCEI.

Ses aïeux ont eu des torts envers les vôtres...

RICCO.

RICCO.

Eh bien, qu'il s'en prenne à mes aïeux...

GERMANCEI.

Le Marquis est tout prêt à les réparer par toutes les déférences et les égards que vous pouvez exiger d'un galant homme. Il aime Mademoiselle votre fille; que dis-je aimer? il l'adore. Faites cesser une haine qui n'a que trop duré, et qui n'est pas faite pour un cœur tel que le vôtre. Daignez accorder la belle Constance au Marquis, et vous le verrez employer tous les momens de sa vie à vous faire convenir qu'il méritoit une faveur si grande, si le respect qu'il a pour vous, pour vos vertus, pour votre bonté, peut devenir un titre de préférence.

RICCO.

Il parle bien le Cousin. Je n'aurois pas mieux dit.

LE BARON.

Qu'osez-vous me proposer?

LE CHEVALIER.

Mon oncle, ne résistez pas aux vœux de votre fille, aux prières, aux sollicitations d'un neveu qui desire votre bonheur.

LE BARON.

Et toi aussi?

RICCO.

Allons, point d'entêtement, beau-père.

LE BARON.

Mais connoissez-vous bien l'homme pour qui vous intercédez? Etre de la famille de mes ennemis seroit peut-être le moindre de ses torts. Mais la manière singulière dont il s'est conduit depuis que je l'ai vu, est-elle capable de me faire cesser mes préventions?

CERMANCEI.

Ah! Monsieur, dites un mot, et Germancei enhardi par votre indulgence, paroîtra sous un autre point de vue.

LE CHEVALIER.

Mon cher oncle, je vous réponds de lui. C'est un militaire aussi généreux que brave. Ah! si vous saviez avec quelle noblesse il s'est comporté avec moi, ce procédé seul vous déterminerait en sa faveur.

RICCO.

Ne parlons plus de ça.

LE BARON.

Constance, tu l'aimes?

CONSTANCE.

Lui seul peut faire mon bonheur.

RICCO.

Là, je ne le lui fais pas dire.

LE BARON.

Non, je ne puis y consentir.

LISETTE.

Monsieur le Baron.

LE CHEVALIER.

Mon oncle.

CONSTANCE.

Mon père.

RICCO.

Allons, papa, un bon mouvement.

GERMANCEI.

Monsieur, vous portez la mort dans le cœur de Germancei.

LE BARON.

Ah! s'il vous ressembloit, Monsieur.

CONSTANCE.

Que dites-vous, mon pere?

LE BARON.

Oui, Mademoiselle, si votre choix étoit tombé sur un homme qui, comme Monsieur, méritât que je fis le sacrifice de ma haine.

LISETTE.

Vous consentiriez?...

LE BARON.

J'en aurois été capable.

LISETTE.

Vivat! la victoire est à nous.

GERMANCEI, *aux genoux de Constance.*

Ah! Monsieur: ah! ma belle Constance, nous ne serons plus séparés.

LE BARON.

Que veux dire ceci?

RICCO.

Que fait donc là cet autre!... Hola, cousin, doucement.

LISETTE.

Vous voyez le marquis de Germancei lui-même.

RICCO.

Hé, qui suis-je donc, moi?

FRONTIN.

Un faquin dont on s'est amusé.

RICCO.

Ah ! ne plaisantez pas. On m'a fait Marquis malgré moi, je veux l'être à présent malgré tout le monde.

LISETTE.

Oui, Monsieur le Marquis Ricco.

RICCO.

Ricco ! je suis reconnu.

LISETTE.

Oui, Ricco ; qui arrive tout à point pour signer mon contrat de mariage avec mon bien-aimé Frontin.

LE BARON.

Eh ! mais je n'en reviens pas.

FRONTIN.

On vous expliquera les détails de ce quiproquo.

RICCO.

J'étois Marquis par quiproquo.

LE BARON.

Qu'on mette à la porte ce drôle qui a eu la hardiesse de s'asseoir à ma table.

RICCO.

Hé bien, pour vous venger, donnez-moi place à celle de vos gens.

LE BARON.

Non, tu m'as l'air d'un mauvais sujet.

RICCO.

Ce que c'est qu'un habit et un nom ! J'étois presque bon pour être un Marquis et un gendre, et je ne serai pas d'étoffe à être un valet.

FRONTIN.

Il n'y auroit rien d'extraordinaire.

LISETTE, *au Baron.*

Il nous a été utile sans le vouloir, il mérite sa grace.

LE BARON, *en sortant.*

Qu'il aille endosser la livrée.

SCÈNE XI *et dernière.*

RICCO, *seul.*

Me voilà rendu à mon état naturel, j'en étois sorti sans le vouloir, ma chûte est moins honteuse. Que de gens dans le monde jouent avec intention le rôle d'un autre ; un instant vient, le voile tombe, et chacun insulte au manequin dépouillé qu'il

encensoit la veille... N'importe, j'aime encore mieux redevenir Ricco... dans le service on reçoit de tems en tems quelques taloches, c'est vrai, mais ça ne déshonore pas.... Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne donnerai plus dans les vieilles sorcières ni dans les petits paquets.

FIN.